

Dimanche 7 janvier 2018 – L'Épiphanie du Seigneur – Année B

1ère lecture : « La gloire du Seigneur s'est levée sur toi » (Is 60, 1-6)

Psaume 71 : **Toutes les nations, Seigneur, se prosterneront devant toi.**

2ème lecture : « Il est maintenant révélé que les nations sont associées au même héritage, au partage de la même promesse » (Ep 3, 2-3a.5-6)



Évangile de Jésus-Christ selon Saint Matthieu 2, 1-12

« Nous sommes venus d'Orient adorer le roi »

Homélie du Père Miguel Roland-Gosselin, jésuite, à l'église St-Ignace (Paris 6^e)

Nous aimons bien ces trois « mages venus d'Orient », prétendument appelés Melchior, Gaspard et Balthasar, et prétendument rois. En vérité nous ne savons rien d'eux, sinon que l'évangile les appelle des « mages venus d'Orient ». Des mages, autrement dit des savants qui scrutent les étoiles, à l'affût du mystère du fond des choses. Ils sont originaires d'Orient, du côté où le soleil se lève ; ils symbolisent l'humanité pressée de comprendre, la première à se dresser pour saisir la vérité. En somme, ces trois personnages de la crèche évoquent la multitude des chercheurs de sens, tous les hommes de bonne volonté qui sont en quête de la vérité. Ils sont l'humanité tendue vers son salut.

Les mages viennent de loin, d'un tout autre monde. Le prophète Isaïe, ils ne le connaissent pas, ils ne scrutent pas les Saintes Écritures. Voilà une observation intéressante. Ainsi donc, se pourrait-il qu'en dehors de tout contexte biblique, et aujourd'hui en dehors du christianisme, l'intelligence humaine soit capable de se mettre en route sur un chemin qui conduit vers Jésus ? Oui, semble-t-il ; toutes les quêtes honnêtes, et la recherche scientifique, et les religions étrangères, tout ce par quoi un homme cherche la vérité, cela l'oriente déjà vers le Christ, et il pourra s'en approcher de très près. Pour autant, la quête n'ira pas jusqu'au bout ; les mages ne pourront pas faire l'impasse sur la Révélation. L'étoile les a conduits jusqu'à Jérusalem, jusqu'au peuple des Saintes Écritures, et il faut maintenant ouvrir le Livre. Formidable humilité des rois-mages qui s'inclinent vers le peuple d'Israël, fût-il représenté par un roi misérable. Aujourd'hui l'Église, aussi indigne qu'elle puisse être, est en charge de l'Évangile et à ce titre indispensable au salut du monde.

Comme ils sont heureux, les rois-mages de la crèche ! Enfin ils arrivent au but. Sur le visage de Jésus se dévoile le « mystère caché depuis la fondation du monde ». Je vous interroge :

quel est-il, ce mystère ? Quelle est l'ultime vérité que tout homme aspire à connaître, cette révélation vers laquelle sont tendus tous les cœurs humains, celle qui – croyons-nous – se révèle en Jésus-Christ ? Nous pourrions répondre de plusieurs façons, dire par exemple : c'est le mystère de l'Incarnation (Dieu nous rejoint dans l'humanité), ou le mystère de la Trinité (Dieu est en lui-même une relation d'amour), ou le mystère du Salut (le Christ en croix nous a libérés du péché et de la mort), etc. Tout cela est vrai, tout cela dit le meilleur que l'homme puisse apprendre sur lui-même et sur Dieu. Aujourd'hui, avec saint Paul dans la deuxième lecture, nous dirons : « Ce mystère, c'est que toutes les nations sont associées au même héritage, au même corps, au partage de la même promesse... » Voilà la bonne nouvelle de l'Épiphanie. Nous sommes tous fils, tous frères, tous héritiers, tous « un seul corps ». Tous, à savoir : les juifs et les païens, le terreau biblique et l'immensité de l'humanité en quête de salut.

Depuis la nuit des temps, le monde peine à devenir fraternel ; nous sommes divisés entre les peuples et divisés dans nos propres cœurs. Pourtant le fond de notre être est une promesse d'unité. La Bible tout entière raconte la longue et difficile gestation de la fraternité humaine, symbolisée en particulier par la rencontre des juifs et des païens. Mais qui achèvera de nous révéler que nous sommes faits pour n'être qu'un, un corps diversifié et fraternel ? Qui nous conduira à cette vérité toute simple, que nous sommes avant tout des hommes, aimés de Dieu, hommes et femmes tout simplement, voués à l'unité et à la paix ? C'est la vérité première que nous réapprennent sans cesse les nouveau-nés. Je regarde un tout petit enfant, et je suis ramené à ma simplicité foncière et à l'urgence d'établir entre nous l'unité.

Dieu s'est fait petit enfant. Ce Dieu-là ne nous forcera en rien, il n'établira pas de force entre nous l'unité fraternelle. Il se présente, fragile et babillant, et le visage de l'enfant Jésus est un appel. Comme tous les nouveau-nés, cet enfant-là nous appelle à naître, à naître enfin à une humanité plus belle. Mais sur le visage de Jésus, l'appel vient de plus loin, d'infiniment plus loin. Le temps viendra où nous saurons l'immense dignité de cet enfant, Dieu né de Dieu ; nous apprendrons à son école une humanité renouvelée, aimante et fraternelle, victorieuse du péché et de la mort même. Pour l'instant, nous contemplons l'enfant. Avec les mages nous nous prosternons en silence, et lui offrons nos présents : l'or des rois, pour qu'il sache que nous lui donnerons le meilleur de nous-mêmes ; la myrrhe de l'ensevelissement en promettant de l'accompagner jusqu'au bout, avec notre fragilité et

notre petitesse ; et l'encens, pour qu'il sache notre désir d'élever avec lui notre existence dans la prière et la sainteté.

Bientôt (très exactement après-demain) le « temps de Noël » s'achève. Les puristes rangeront la crèche, et nous retournerons à l'ordinaire des jours. Mais puissions-nous y retourner comme les rois-mages, « par un autre chemin », autrement plus joyeux, autrement plus confiants, sûrs que nous allons grandir avec cet enfant-là.